L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED

Bureau : 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 27 novembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne.

	Fahrenheit	Centigrade
1 h. du matin..	58	13
4 h.	62	15
3 P. M.....	64	16
6 P. M.....	64	16

LE PRIX NOBEL.

Le prix Nobel pour la littérature vient d'être décerné à M. Maurice Maeterlinck. En honorant ainsi un écrivain belge de langue française, les dispensateurs de cette haute récompense ont entendu non seulement reconnaître l'insigne valeur de ces œuvres célèbres, qui s'intitulent le *Trésor des humbles*, la *Sagesse et la Destinée*, *Monna Vanna*, *Pelléas et Mélisande*, mais encourager aussi le généreux effort que fait la Belgique littéraire pour se maintenir en communication constante avec le génie latin et avec les grands courants de la civilisation européenne. Nul ne doit ignorer ce que font des hommes tels que MM. Maurice Wilmotte, Dumont-Wilden, pourfavoriser la culture des "amitiés françaises" dans un pays où a vécu Froissart, et où Verhaeren, Gilkin, Albert Giraud, Grégoire le Rey, Albert Mockel, Valère Gille, Fernand Séverin, et plusieurs autres poètes, non moins dignes de mémoire, ont pu ajouter à l'innombrable clavier de la poésie française l'accent d'un lyrisme nouveau. Il y a, pour ainsi dire, deux Belgiques : l'une qui demeure fidèle à une tradition séculaire et qui par conséquent regarde vers Paris ; l'autre qu'un zèle excessif et inconsidéré tourne vers Berlin. Ce n'est pas celle-ci, décidément, que l'Académie suédoise entend désigner à l'approbation du monde lettré. En réunissant ses suffrages sur le nom de M. Maurice Maeterlinck, l'illustre compagnie dont les travaux sont honorés du haut patronage d'une dynastie royale toujours chère à la France vient de proclamer, une fois de plus, l'éminente dignité des Lettres françaises.

Le prix Nobel est destiné, par l'expresse volonté du fondateur de cette institution intellectuelle et morale, à récompenser une œuvre idéaliste. Les voies où s'engages, dès sa jeunesse, l'auteur de *Joyzelle*, du *Temple enseveli* et de *Double jardin* l'ont conduit naturellement vers la consécration présente. Lorsqu'il fit ses débuts, vers la fin du siècle passé, l'atmosphère générale des milieux littéraires n'était guère favorable à sa très particulière vocation. Les tonculences du naturalisme—derniers vestiges d'un romantisme attardé—régnaient dans les cénacles, se propageaient jusque dans les salons, encombraient le marché livresque, et intimidaient les plus superbes courages par une sorte de terreur. Ce nouveau venu qui parlait d'un ton modeste et confidentiel, risqua de passer inaperçu dans cette cohue gesticulante, vociférante, insupportable. Il était doué d'une sensibilité frileuse qui l'éloignait des rudes contacts de la vie réelle, et c'est en "serre chaude" que s'est épanouie sa première floraison poétique. On peut dire, sans diminuer sa gloire, que ses vers des *Serres chaudes* ne sont guère connus aujourd'hui que d'un petit nombre d'initiés. "L'impression que donne ces poèmes, a dit le regretté Rodenbach, est celle d'un paysage lunaire contemplé tristement derrière les vitres bleu pâle d'une véranda...."

A propos de la reprise du "Cid" à l'Opera.

Correspondance parisienne :

Vous imaginez-vous l'état d'esprit d'un monsieur qui, dans vingt ans, trente ans, ou plus tard, aurait feuilleté les journaux d'hier 8 novembre 1911 ? Voici ce qu'il aurait trouvé : Ce soir mercredi, à l'Opéra, reprise du "Cid ;" ce soir mercredi, à l'Opéra-Comique, représentation de "Manon ; ce soir mercredi, au Théâtre-Lyrique municipal de la Gaîté, représentation d'"Hérodiade ;" et demain jeudi, en matinée, au même théâtre de la Gaîté, représentation de "Don Quichotte." Il aurait cru que l'on fêtait hier le centenaire de Massenet, puisque trois théâtres, nos trois seuls théâtres de musique, jouaient simultanément des œuvres du Maître. Eh bien ! le monsieur qui de sa lecture des journaux aurait tiré de pareilles conclusions se serait trompé. M. Massenet et ses œuvres occupent simultanément les affiches des théâtres non pas parce que l'on célèbre son anniversaire, fête qui ne va jamais sans quelque solennité et quelque tristesse, mais parce que l'auteur d'"Hérodiade", de "Manon", du "Cid" et de "Don Quichotte" est toujours jeune et que ses œuvres plaisent au public d'aujourd'hui tout comme elles ont plu aux premiers auditoires qui ont eu la joie de se les entendre révéler. Expliquera qui voudra cette floraison sans cesse renaissante de la musique du maître Massenet ; il n'y a pas de compositeur qui fasse aussi peu de prosélytisme pour faire adopter par les directeurs de théâtres les richesses de son répertoire ; et pourtant l'engouement qui pousse les foules à venir au spectacle chaque fois que le nom de M. Massenet est sur le programme n'est pas seulement un engouement parisien ou français, c'est un engouement mondial.

Le "Cid," qu'a repris hier soir l'Académie nationale de musique, n'est pas une des partitions les plus populaires de M. Massenet ; et pourtant combien de fois a-t-il reparu sur l'affiche de l'Opéra ! J'ai eu la curiosité de faire cette recherche parmi le répertoire des œuvres jouées. Le "Cid" fut donné pour la première fois le 30 novembre 1885 ; il termina l'année 1885 avec neuf représentations, fut joué quarante-cinq fois en 1886 (ce qui est énorme étant donné que l'Opéra joue 190 fois par an), treize fois en 1887, huit fois en 1888, trois fois en 1889, trois fois en 1890, cinq en 1891, six en 1893 ; puis en 1900 on reprit le "Cid" en octobre, et il fut donné seize fois cette année-là, une fois en 1901, dix fois en 1905, six fois en 1906.

Les interprètes de la création étaient : Mmes Fidès Devriès (Chimène), Bosman (l'Infante), MM. Jean de Reszké (Rodrigue), Edouard de Reszké (Don Diègue), Plançon (Don Gormas), Melchisédec (le Roi). Mme Rose Caron avait succédé en 1886 à Mme Fidès-Devriès dans le rôle de Chimène, qui eut pour autres titulaires (je cite par ordre chronologique) Mmes Rose Caron, Adiny, Bréval, Granjean. Le rôle de Rodrigue fut tenu successivement par MM. Duc, Saléza et Alvarez.

Il serait intéressant de retrouver l'opinion des critiques de 1885. Je dois dire qu'elle ferait quelquefois sourire ; l'on d'eux n'allait il pas dire que les vers de Corneille ne s'accommodent pas de la musique et que l'accompagnement orchestral leur donne une forme vaudevillesque et parodique ? Comme si les stances "Pleurez, pleurez mes yeux" pouvaient désormais se séparer de la musique de M. Massenet, tant la noblesse de l'idée mélodique et sa beauté expressive sont adéquates à la pensée du poète !

Il est juste d'ajouter que toutes les sévérités allèrent au livret. Pauvre Corneille ! il ne lui avait pas suffi de mourir dans le dénûment, clama un exégète sur le mode lyrique ; il fallut encore que ses vers fussent "arrangés" par MM. d'Ennery, Louis Gallet et Blau. Or, l'ami de Corneille en question oubliait que la tragédie du "Cid" avait été autrement massacrée en 1784 par Guillard, l'auteur du livret de l'"Iphigénie en Tauride" de Glück ; Guillard avait en effet réduit l'œuvre de Corneille en trois actes, et la musique de Sacchini dut sans nul doute à ce fait de manquer d'accent. Mais en 1885 il était évident qu'il eût été difficile de laisser subsister intégralement la tragédie de Corneille, puisqu'elle se prêtait peu à la prosodie musicale ; aussi les librettistes entremêlèrent-ils leurs vers à ceux du grand poète et surtout remontèrent-ils à la source à laquelle s'était inspiré le grand Corneille en adoptant pour leur opéra certains épisodes qui se trouvaient dans l'œuvre originale de Guilhem de Castro. C'est ainsi qu'ils rétablirent la scène religieuse devant la cathédrale de Bugos, scène où le Roi arme chevalier Don Diègue en présence de la Cour et de l'armée ; c'est dans Guilhem de Castro également qu'ils allèrent chercher l'épisode mystique de l'invocation à saint Jacques de Compostelle et l'apparition, au troisième acte, de ce dernier dans la tente de Rodrigue. Par contre, ils puisèrent dans leur propre fonds l'idée qui consistait à faire de Chimène et de l'Infante les témoins du duel de Rodrigue et Don Diègue, scène qui n'existe pas chez Corneille et qui n'est pas moins dramatique. Il y a là du reste une situation musicale que M. Massenet a traitée avec une rare puissance.

Il ne s'agit point ici de faire œuvre de critique musical, mais simplement d'évoquer quelques souvenirs. Qui ne se souvient de ce cri superbe que lançait M. Edouard de Reszké dans la scène du jugement de Rodrigue, à ces vers où Don Diègue intervient de façon si émouvante : "Qu'on est digne d'envie...." ! Qui ne se souvient aussi de l'allure héroïque de M. Jean de Reszké dans Rodrigue, de ces stances qu'il chantait si pathétiquement au second acte !

Par une dérogation rare aux habitudes de la direction de l'Opéra, MM. Ritt et Gailhard avaient confié le soin de dessiner les costumes du "Cid" à un amateur éclairé qui s'appelait le comte Lepic. Il avait su adapter son talent à la splendeur du cadre de l'Opéra, et certains de ses costumes, celui du Cid notamment, avaient fait sensation.

Et quelle belle salle de première ! Le "Gaulois" de l'époque relate la présence de : la princesse de Brancovan, la baronne de Poilly, la comtesse de Brigode, la duchesse de Doudeauville, la marquise de Lavalette, la duchesse de Caumont, la princesse de Sagan, la marquise de Galliffet, le vicomte Aguado, le prince de Beauffremont, le général de Galliffet, le marquis de Modène, le baron de Mohrenheim, le comte de Chabot, MM. Caro, Jules Simon, Proust, Tirard, Meissonier, Gervex, Rochegrosse, Halanzier, Ambroise Thomas, Léo Délibes, Widor, Reyer, Guiraud, Serpette, Colonne, Arban, etc., etc. Il y a, hélas ! bien des disparus parmi toutes ces élégances mondaines et ces sommités artistiques.

Hier soir, pour la reprise du "Cid", la salle de l'Opéra était archicomble, tant est grand le prestige qu'exerce sur le public de notre Académie nationale de musique la belle partition de M. Massenet. On tenait à fêter aussi la rentrée, dans le rôle de Chimène, de la grande tragédienne lyrique qui s'appelle Mlle Lucienne Bréval ; elle a été superbe dans la scène du second acte, où Chimène erre de l'un à l'autre des assistants, demandant à chacun s'il est le coupable du meurtre de Don Gormas ; elle n'a pas été moins émouvante au troisième acte dans l'immortelle scène cornélienne où les deux amants se retrouvent. Chimène pleurant sa destinée et Rodrigue exprimant sa débordante passion. Rodigue, c'était le ténor Franz ; le jeune artiste, avec sa prestance magnifique, avec sa voix au timbre pur, bien conduite, avec son expression dramatique et flammée, a partagé le triomphal succès de sa partenaire. Don Diègue, c'était M. Delmas, dont la noblesse des attitudes, l'autorité et l'art de la diction n'ont plus besoin de louanges. Il faut citer aussi la voix bien timbrée de M. Roselly dans le Roi et accorder une mention à Mlle B. Mendès (l'Infante) et à M. Marvini (Don Gormas). Le ballet fait honneur à la direction de l'Opéra ; les ensembles étaient stylés avec un soin parfait ; on a bissé l'Aragonaise, qui a été dansée à ravir par Mlle Zambelli : ce ballet pittoresque, expressif et coloré compte parmi les meilleures pages de la partition. Faut il ajouter que l'orchestre, dirigé par M. Paul Vidal, a été remarquable, selon son habitude.

La musique à la fois héroïque et tendre de M. Massenet a de nouveau hier conquis le public de l'Opéra. Les directeurs, MM. Messager et Broussan, ont reçu les félicitations des abonnés et aussi de la délégation des maires de France, invités par le conseil municipal de Paris à assister à cette représentation qui peut compter dans les fastes de notre Opéra.

Qu'est-ce que le Micmac ?

Ce mot dont on n'a pas d'exemple avant 1642 et qui est parfois écrit au milieu du XVIIe siècle "micquemaque," et employé au féminin, est une altération de "mutemacque" (émeute), mot d'origine flamande qui a été en quelque usage en France au XVe siècle et qui offre la combinaison du substantif français "mucte" transcrit "muit" en flamand et du verbe germanique "maken" (faire). Toujours est-il que les habitants de Reims, au commencement du XVIIe siècle, appelaient du nom traditionnel de la "micquemacque" une émeute sanglante qui avait éclaté dans cette ville en 1461 et que Louis XI, dans une de ses lettres closes du 6 juillet 1497, appelait la "mutemaque."

ORPHEUM.

La troupe de vaudeville qui a débuté hier à l'Orpheum, a obtenu un succès complet aux deux représentations, et il est à prévoir que la salle du joli théâtre de la rue St-Charles ne désemplira pas de la semaine.

Ce nouveau programme, au point de vue de la variété et de l'intérêt, est un modèle du genre. Il est douteux qu'un théâtre de vaudeville en ait jamais offert un plus complet et plus amusant.

A citer entre autres la famille Lorch, dont les divers membres sont d'une adresse extraordinaire et exécutent les tours les plus surprenants.

Le ventriloque Tom-Edwards et les Musical Girls ont aussi été longuement applaudis.

TULANE.

Il y avait foule hier soir au Tulane, en dépit du temps plutôt maussade, pour applaudir les excellents acteurs qui interprètent la comédie "Excuse Me".

Cette pièce est une des plus amusantes qui aient été données de longtemps sur la scène du théâtre de la rue Baronne, et son succès est assuré.

Matinée demain.

Une matinée spéciale sera donnée jeudi à l'occasion du Jour de Thanksgiving.

CRESCENT.

Rien n'est plus amusant que la comédie musicale "Mutt and Jeff," jouée cette semaine au Crescent. Non que ce soit véritablement une pièce, car il n'y a que peu d'intrigue, mais les diverses péripéties par lesquelles passent les deux populaires personnages, Mutt et Jeff," tiennent les spectateurs en gaieté du lever au baisser du rideau.

Matinée aujourd'hui.

La maladie de O. W. Morse.

Atlanta, Ge, 27 novembre—Aucun changement ne s'était produit, lundi matin, dans l'état de Charles W. Morse, le financier de New York, d'après les fonctionnaires de l'hôpital de Fort McPherson, où il a été transporté de la prison fédérale dimanche. M. Morse n'a pas souffert de son long voyage et a passé une journée et une nuit paisibles. Il est atteint de la maladie de Bright, et sa grâce dépend de l'effet de son traitement et de l'examen des chirurgiens militaires.

—o—

Mort du banquier Welsh.

Cincinnati, 27 novembre—M. Thomas Welsh, jeune, vice-président de la Seconde Banque Nationale de Pittsburg, Pie, est mort subitement la nuit dernière, dans un hôtel de cette ville, où il avait été transporté d'un train arrivé à la gare du Grand Central.

M. Welsh avait assisté à la Convention des Banquiers à la Nouvelle-Orléans et était en route pour Pittsburg lorsqu'il fut frappé par une attaque sur le train.

Son corps a été envoyé dans la soirée à Pittsburg où auront lieu ses funérailles.

"Faust" et "La Fille de Mme Angot" à l'Opéra.

—o—

La semaine qui a pris fin dimanche dernier a valu aux pensionnaires de notre théâtre lyrique de beaux succès, et à notre public d'aimables soirées et une non moins aimable matinée : *Hamlet*, mardi ; *Faust*, jeudi ; *Mignon*, samedi ; *Faust* et *La Fille de Mme Angot*, dimanche, ont tenu l'affiche tous ces jours derniers.

Le Directeur fait les choses fastueusement : il traite ses abonnés en ambassadeurs, il faut en convenir.

A la matinée, avant-hier, *Faust* a été donné pour la troisième fois cette année, avec un changement dans le personnel chantant : Mlle Beaumont y remplissait le rôle de *Marguerite*.

Nous avons dit en quelle haute estime nous tenons le talent de notre falcon, et combien heureux a été son début dans *Rachel*, de *La Juive* ; son interprétation du rôle de *Marguerite* a confirmé l'excellente impression que nous avions conçue de son jeu et de son chant, mais, assurément, il lui a fallu se livrer à quelque effort pour demeurer fidèle à la tradition et chanter certaines pages de la partition.

La voix de Mlle Beaumont est pleine ; elle a beaucoup de vibrant, beaucoup de sympathie dans certaines cordes ; et peut-être se développe-t-elle mieux, est-elle plus à l'aise dans les morceaux larges, dramatiques, que dans l'ornementation, les ténuités, les ciselures vocales. Elle a dit bien les passages dans un excellent sentiment, avec un accent qui prouve qu'elle est pénétrée du rôle, ce qui nous porte à croire que l'effet naît chez elle plutôt du moment qu'il n'est étudié, que l'émotion est plutôt subie que voulue.

Les toilettes de l'artiste ont été remarquées : elles étaient fort élégamment portées.

M. Conrad a encore chanté le rôle de *Faust* avec bonheur ; il a eu l'honneur d'un *bis*—après avoir dit avec un sentiment vrai sa romance : *Salut demeure chaste et pur !*

MM. Beckmans et Closset, *Méphistophélès et Valentin*, ont récueilli, eux aussi, des applaudissements mérités.

La Fille de Mme Angot n'avait pas été donnée à la Nouvelle-Orléans depuis quelque temps, elle y avait laissé des souvenirs si excellents que la reprise en était impatiemment attendue.

Cette reprise a eu lieu dimanche soir, et avouerons-nous que pour nous l'ouvrage a eu tout l'intérêt d'une nouveauté.

C'est encore une œuvre due à la féconde collaboration d'hommes qui ont marqué dans leur genre, et dont les ouvrages ont demblée conquis une vogue que les années n'ont pas épuisée. Dans la collection de ces ouvrages, *La Fille de Mme Angot* occupe certainement un rayon d'honneur.

La Fille de Mme Angot est une pièce heureuse jusqu'à faire naître la superstition chez bien des directeurs, qui croient que ce premier ouvrage de Lecocq—premier en date et en valeur aussi—échappe au mauvais œil.

Le rôle de *Clairette* était confié à Mlle Cortez, qui n'en a négligé aucun trait, aucun détail—dialogue et chant.

Le talent de la divette porte bien le cachet de ceux qui se forment à Paris. Sa voix est fraîche, sa façon de dire éminemment spirituelle, et l'accent chez elle est appuyé d'une physionomie parlante.

Mlle Sylvestre s'est fait applaudir dans le rôle de *Mme Lange*, un des bons, assurément, de son répertoire.

Ange Pitou, M. Ariel ; *Pomponnet*, M. Joubert ; *Larivaudière*, M. Jordans, ont joué avec un entrain endiablé, chacun d'eux donnant à son personnage l'expression et le caractère qui lui sont propres.

Les rôles de moindre importance *Trenitz*, *Louchard*, *Cadet-Buteux*, *Guillaume*, *un Officier*, *Babet*, *Javotte*, *Thérèse*, *Cydalise*, *Mme Herbelin* ont été très convenablement tenus par MM. Avenières, Zery, Dubois, Perron, Maillard, Éternod et Mmes Ariel, Mehl, Crahay, Perron, Lejeune et Despres.

Les batailles ne se livrent pas sans soldats : les victoires ne se gagneraient donc pas sans eux ; mais le sort qui n'est pas toujours juste ne leur permet pas de connaître les ivresses de ces victoires ; citons-les à l'ordre du.... soir.

Un très joli ballet a été exécuté. *Les Bouquetières* : Mlles Opalfrvens Valle et Balencourt y ont fait admirer leur grâce et leur souplesse. L'orchestre était sous l'excellente direction de M. Jamsin et a ajouté à l'éclat de la représentation.

Les Huguenots sont annoncés pour ce soir ; M. Granier y chantera le rôle de *Raoul de Nangis* et Mlle Beaumont celui de *Valentine*. Nous attendons avec une entière confiance les deux artistes dans cette merveille des merveilles qu'est le quatrième acte ; toute une succession d'éclairs mélodiques, le drame musical le plus complet qui soit au théâtre. Les rôles de *Marcel*, *St-Bris* et *Nevers* seront confiés à MM. Silvestre, Beckmans et Closset, un dessus de panier.

Mlle Korsoff, reine par le talent et par la grâce, est tout indiquée pour le rôle de *Marguerite*.

La présence des passagers du bateau *New Orleans* qui est entré hier dans notre port, rendra la représentation plus attrayante encore.

Un anniversaire.

New York, 27 novembre—St-Pierre, la plus ancienne église catholique romaine à New York, célèbre aujourd'hui son cent vingt-cinquième anniversaire.

Bien qu'elle ait été pendant des années l'église la plus importante de sa dénomination dans cette ville, elle est arrivée, par suite d'empiètements sur sa propriété à avoir le plus petit nombre de paroissiens dans le diocèse.

Faute de prêtre, sa pierre angulaire fut posée par des laïques en 1785. L'ambassadeur Espagnol, Don Gardoqui, présidait la cérémonie à laquelle assista George Washington.

—o—

Procès interrompu.

New York, 27 novembre— Le procès de Lilian Graham et de Ethel Conrad, les deux jeunes femmes accusées d'avoir tiré sur le millionnaire W. E. D. Stokes, a été brusquement interrompu ce matin par la révocation d'un des jurés.

Cet individu avait, paraît-il discuté le cas avec ses collègues et le juge l'a prié de se retirer.

—o—

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 48 Commencé le 3 octobre 1911

LE SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

DEUXIÈME PARTIE

AUTOUR DU MYSTERE.

II

Suite.

Il lui avait même rendu quelquefois service, au moment du terme notamment, car Livet ne travaillait guère. Il préférait au travail régulier la flânerie et les longues stations dans les cafés.

—Dans notre sacrée société, il n'y a plus de place pour les vrais artistes, clamait-il souvent avec un air de mépris impayable, à l'adresse de la société.

De temps en temps, il renonçait à faire de la décoration artistique pour tenter un autre métier. C'est ainsi qu'il avait successivement dirigé un journal humoristique, une agence de publicité, un bureau de placement, une maison de recouvrements de créances insolvables.

Il avait même servi de secrétaire à un banquier célèbre, rencontré dans les tripots, et qui avait réussi à faire une fortune aussi rapide que peu solide et surtout peu honnête.

Mais, par un hasard que Livet ne savait comment qualifier, toutes les affaires auxquelles il prenait part finissaient mal....

Le bureau de placement avait été fermé par la police ; le banquier, un beau jour, avait cru prudent de prendre la fuite en abandonnant son secrétaire. Le recouvrement des créances insolvables avait été qualifié par le parquet de moyen de chantage déguisé.

Et, chaque fois, Eugène Livet retombait sur le pavé Gros-Jean comme devant ou même avec quelques dettes de plus.

Il retournait pour un temps à la décoration artistique, mais il ne tardait par à se lancer dans une nouvelle aventure ; car son esprit était fécond en inventions de toutes sortes.

Maurice Dormeuil l'admirait. Il l'approuvait de vouloir se sortir, coûte que coûte, de la décoration artistique, un ficha métier, disait Eugène, qui ne nourrissait pas son homme et ne menait à rien.

Et après chaque avatar, après chaque catastrophe, Maurice le réconfortait, en lui faisant espérer une nouvelle combinaison qui lui apporterait le succès définitif.

—Il ne faut pas te décourager, mon vieil Eugène, lui disait il. Tu n'as pas eu de chance jusqu'ici, je le reconnais ; cependant tu es un homme et tu dois réussir.

—Possible. Mais en attendant je suis convoqué demain matin chez le procureur de la République. J'ai reçu aujourd'hui la visite de trois huissiers, et j'ai beau fouiller dans toutes mes poches, je n'y trouve pas la moindre piécette. A ce propos, prête-moi donc un louis, que je te rendrai avec les autres lorsque se seront réalisées les hautes destinées que tu me prédis.

Malgré ces emprunts de plus en plus fréquents, Maurice revoyait toujours avec plaisir son ancien camarade, amené par sa verve, sa philosophie facile, son manque de scrupules et de préjugés.

Généralement, la conversation prenait dès le début un ton plaisant et le conservait jusqu'à la fin. Les jeux de mots, les plaisanteries d'un goût plus ou moins douteux, les souvenirs d'école, le récit des fêtes et des orgies auxquelles ils avaient été mêlés en faisaient ordinairement les frais.

Mais ce soir-là ils n'avaient le cœur à rire ni l'un ni l'autre.

Maurice Dormeuil n'était rien moins que rassuré sur l'entrevue du lendemain avec sa femme, et Eugène Livet, malgré son assurance et ses airs fanfarons, était encore plus inquiet lorsqu'il pensait à la conversation du procureur de la République.

Après quelques instants de silence, lorsque le garçon eut versé le porto-blanc à reflets dorés dans un minuscule verre en faux cristal, la conversation prit tout de suite un tour sérieux.

—Y a-t-il du nouveau ? demanda Maurice.

—Je crois être sur la piste.

—Ah !

—Ce matin l'Anglaise est allée à l'hôtel Royal.

—Rue de Rivoli ?

—Oui, et elle y est restée une heure.

—Qui a-t-elle vu ?

—Je l'ignore encore. Mais rien ne sera plus facile que de le savoir.

—Comment cela ?

—En flânant, de l'autre côté du trottoir, sur la terrasse du jardin des Tuileries, j'ai aperçu la silhouette de miss Ferguson, dans l'embrasement d'une fenêtre ouverte au troisième étage. J'ai noté la fenêtre....

—Parfait.

—.. et il me sera facile de connaître le nom de la personne qui occupe cet appartement, car je sais déjà qu'à cet étage et sur la rue, toutes les chambres de l'hôtel Royal ont un cabinet de toilette et un salon attenant.

"Si tu es de mon avis, je pourrais aller y coucher ce soir. Je m'y ferai conduire en voiture, après avoir fait un bout de toilette. Pour un jour ou deux je prendrai un nom quelconque et je serai un provincial qui arrive de Lille ou de Marseille passer quelques jours à Paris. Une fois dans la place il me sera facile de tirer l'affaire au clair.

Maurice ne répondit pas.

Il songeait que la tenue déplorable d'Eugène pouvait être un obstacle à la réussite de ce plan, malgré qu'il fît, suivant son expression, un bout de toilette.

Il y avait, en effet, de grandes probabilités pour que l'huissier de service à la porte de l'hôtel Royal fît comprendre au nouveau venu "que certainement monsieur se trompait d'hôtel."

A cette pensée, Dormeuil ne put s'empêcher de sourire. Mais il ne voulut pas froisser son camarade et c'est d'un ton sérieux qu'il lui répondit :

—Je te crois, mais il ne faudrait pas cependant pour suivre cette piste, qui peut-être ne donnera aucun résultat négliger les autres, qui sont tout aussi importantes.

—Ne crains rien, pendant que je serai à l'hôtel Royal, Lafond surveillera comme il le fait actuellement, les faits et gestes de l'Anglaise.

"Elle ne peut plus nous échapper.

—Alors, fais comme tu voudras, mais n'oublie pas que c'est par elle que nous arriverons jusqu'à lui.

—Je crois que nous le tenons déjà.

Maurice hocha la tête.

—Je t'assure, reprit Eugène convaincu. A côté de la silhouette de miss Ferguson j'ai parfaitement distingué celle d'un homme.

—Un grand garçon blond ?

—Je ne sais s'il est blond ; je ne sais même pas s'il est grand, car je l'ai tout juste entrevu. Mais dès demain, je pourrai te renseigner exactement.

—Entendu, mais ne te presse pas d'aller t'installer à l'hôtel.

—Je n'irai que si je ne puis rien savoir autrement.

—C'est cela.

—Je te retrouverai ici, demain à la même heure ?

—Si tu veux.

—Et dans le cas où j'aurai besoin de te télégraphier, toujours à la même adresse :

—Oui.

—Donne des ordres pour qu'on te fasse parvenir sans retard les télégrammes que je pourrais être obligé de t'adresser.

—Sois tranquille, c'est fait !

—Maintenant, pour l'autre affaire, je n'ai pas perdu mon temps de ce côté-là non plus.

"J'ai pris une automobile, je suis allé à Meulan. J'ai vu la mère Chapizot,

—Eh bien ?

—Elle a coupé dans le pont, la brave femme, que c'en est un bonheur.

"Elle a même versé quelques larmes d'attendrissement sur le sort de la malheureuse enfant.

—Elle consent donc à la recevoir et à la garder quelques jours ?

—Si elle consent ?.... Elle t'attend avec impatience. Elle a sans doute déjà préparé le lit.

—Et elle ne bavardera pas?

—Tu peux être sûr de sa discrétion.

—Ah ! je me méfie de la langue des femmes ! D'ailleurs, comment expliquera-t-elle aux voisins la présence chez elle d'une fillette de six ans.

—Personne ne se doutera de sa présence.

—Est-ce vraiment possible ?

—Oui. La mère Chapizot vit seule avec ses poules, ses chats et son chien. Elle ne reçoit personne. Et la maison est isolée au milieu d'un jardin, à l'extrémité de Meulan. La villa la plus rapprochée est à deux ou